

## Une rivale

Qui n'aime pas les fleurs? Dans ma jeunesse, ma mère mettait un point d'honneur à garnir nos balcons de géraniums et d'hortensias. Plus tard, quand Albert venait me trouver pour m'emmener à des réunions, il m'apportait toujours une rose ou un lilas. Moi, la révoltée, je lui disais d'arrêter avec ces manières de petit-bourgeois. Ici ils m'ont mis une orchidée. Drôle d'idée. C'est fou comme dans les maisons de vieillesse on raffole des orchidées, "symbole de séduction, de sensualité et de beauté suprême" selon les magazines. Comme si nous autres croulants étions d'ardents jeunes gens prêts à jaillir de nos fauteuils roulants à la vue du moindre bout de chair. La tige de mon orchidée est vert pâle et ses pétales blancs ensèrent délicatement des pistils roses comme le cul d'un bébé. Mon orchidée est pleinement épanouie: enroulée gracieusement entour de son bâtonnet en plastique, elle dresse fièrement ses fleurs vers la lumière. L'air pestilentiel d'une chambre occupée par une vieille dame de nonante-quatre ans ne la dérange pas le moins du monde. Je regarde fixement ma colocataire, je tente de sonder ses intentions. Elle frémit un peu, fait mine d'être décontenancée. Mais elle se ressaisit et, accomplissant un genre d'entrechat végétal, dispose gracieusement ses corolles au beau milieu de mon champ de vision, affichant crânement son appareil reproducteur. Salope. Je t'ai à l'œil.

On toque. Bien sûr, je ne réponds pas.

- Bonjour Madame Schwarz ! C'est l'heure de la toilette !

Je reste sur mes gardes. L'infirmière s'approche, débloque les freins de mon fauteuil roulant. Je suis sans défense.

- Il va falloir vous faire belle aujourd'hui, vous avez de la visite !

- De la visite? je marmonne, depuis quand est-ce que je reçois de la visite ?

L'infirmière s'empare d'un paquet de lingettes humides et se met à me débarbouiller le visage.

- Mais comme toutes les deux semaines pardi ! Votre petit-fils vient vous voir cet après-midi.

- Mon petit-fils ? Je ne vois vraiment pas de qui vous parlez.

- Enfin Madame Schwarz, vous exagérez. En plus il est si gentil!

L'infirmière a terminé de s'affairer sur moi et a quitté les lieux. Le calme redescend sur ma chambre. A présent, l'orchidée se tient tranquille dans son pot, à nouveau douce et obéissante. Je tâte le dessus de ma tête. Mes cheveux sont lisses et soyeux. Je descends un peu et tombe sur un foulard. Sa texture crêpée crisse entre mes doigts. Le miroir que je saisis me renvoie une image peu réjouissante. Malgré les efforts de l'infirmière, je ne paie pas de mine: mes yeux sont éteints et mon visage strié de rides. Je rajoute une couche de rouge à lèvres, accentue le contour de mes yeux. Prenant un air inspiré, je me toise. Comme ça c'est mieux. Je laisse mes yeux errer dans la chambre. Etant myope comme une taupe, je ne vois pas grand-chose. Mon regard tombe sur un objet rectangulaire. Il s'agit visiblement d'un cadre à photo. Je tends la main pour le saisir, sans succès: ma main s'agite vainement dans mon champ de vision, bien trop loin de son but. J'appose alors mes mains expertes sur les roues de ma chaise roulante, la fais pivoter et roule lestement en direction de l'objet désiré. La photo représente un jeune homme que je connais bien. Ses cheveux sont soigneusement coiffés de côté, son regard est doux, presque soumis. Il porte une cravate légèrement de travers. C'est Albert. L'incorrigible Albert. Incapable de faire de mal à une mouche. Si gentil, si patient, si sensible. Je lui disais toujours: « Mais sois un homme, parbleu! » Lui il n'y pouvait rien, les choses le touchaient. Il m'amenait à des réunions politiques pour m'impressionner mais ne pipait pas un mot. Il restait sagement assis à écouter les autres argumenter. Quand le ton montait, il s'enfonçait dans sa chaise, baissant les yeux. Un jour où on préparait une action contre les jeunesses conservatrices, il m'avait dit: « Tu ne crois pas qu'on devrait les laisser tranquilles? » Je laisse tomber la photo et, regardant dans le vide, je revois son visage toujours ouvert, ses yeux tendres, son sourire un peu niais, sa démarche mal assurée. Pauvre Albert! Pourquoi m'as-tu quittée?

Ma rêverie est interrompue par une voix: « Edwige! » C'est une voix grave et modulée. Je me retourne. Un jeune homme est entré dans ma chambre. Il est grand, mince, souriant. Il semble heureux de me voir. « Comment ça va? », me demande-t-il. Je le scrute. Il a des grands yeux, un large visage communicatif. Un air de bonté se dégage de lui. C'est lui, il n'y a pas de doute. « Albert! », je m'écrie.

- Daniel. Je suis Daniel.

- C'est ça, cause toujours. En tout cas on peut dire que ça fait un moment!

- Mais je viens quand même souvent...

Il m'embrasse. Le contact de ses lèvres suffit à ranimer mes joues défraîchies. Il retourne mon fauteuil contre la table basse et s'assied sur le canapé d'en face.

- Alors, qu'est-ce que tu racontes?

- Oh, pas grand chose. Les jours sont tristes sans toi. Je suis heureuse que tu sois revenu.

- Tu es adorable Edwige! Mais n'exagérons rien...

- Passe-moi une cigarette. Il s'exécute, m'aide à l'allumer. Je tire sur ma clope. Le tabac me monte au cerveau, c'est agréable. Je le regarde.

- Tu sais que tu es toujours aussi beau?

- Merci, merci. Mais si tu continues tu vas me faire rougir... Toi aussi tu as très bonne mine aujourd'hui. Et puis tu es très élégante, comme toujours.

- Je voulais seulement être présentable pour le jour où tu reviendrais. Je ne connaissais pas la date tout simplement.

- Ah d'accord. En tout cas ta chambre est très bien arrangée. Je vois qu'ils t'ont mis une fleur. C'est mignon! Il se tourne vers l'orchidée. Ses pétales sagement disposés, elle fait l'innocente. Pourtant je sens bien qu'elle crève de jalousie. Eh oui ma vieille! Il ne suffit pas de se trémousser devant tout le monde. Les hommes il faut savoir les garder!

« Edwige, on va prendre un peu d'air dehors? »

Dans le couloir, nous ne passons pas inaperçus. A la vue de mon charmant accompagnateur, les trois vieilles dames qui somnoient sur leur chaise sortent de leur torpeur. Leurs yeux jusque là inexpressifs s'illuminent, leurs visages pivotent parallèlement à notre trajectoire tandis qu'un sourire presque lubrique se dessine sur leurs lèvres. « Charmant... », susurre l'une d'entre elles. Le port altier, je reste droite comme un i.

Le temps est radieux. Un soleil printanier, une légère brise, la nature qui s'éveille. Poussée par la poigne rassurante de mon compagnon, je progresse régulièrement sur l'asphalte. Depuis mon dos, je sens sa force irradier dans tous mes membres. Nous parvenons à un banc avec vue sur la ville, le lac, les montagnes. Il bloque les freins de mon fauteuil et s'assoit à côté de moi. Les yeux fixés vers l'horizon, je mets lentement ma main dans la sienne.

- Tu sais, je suis consciente que je n'ai pas toujours été tendre avec toi.

- Comment ça?

- Mais au fond je tenais à toi. Et puis il y a eu ce malentendu... Je revois la chambre un peu poussiéreuse où le chef du comité et moi nous étions retirés pour préparer notre prochaine action. Il disait admirer ma détermination. Il me répétait toujours que les gens comme moi étaient précieux, que j'étais une vraie révolutionnaire. Alors que j'étais penchée sur mes notes, il m'avait soudainement empoignée par la taille et m'avait fougueusement déposée sur le lit. Il avait retiré sa chemise Je me souviens du contact rêche de sa moustache sur ma peau alors qu'il fourrageait frénétiquement sa bouche un peu partout sur moi. Ça me chatouillait. Je m'étais dit c'est quand même bizarre, je suis au lit avec un autre et tout ce à quoi je pense, c'est que ça me chatouille. A ce moment, Albert était entré. Les jambes en l'air, le corps massif du chef de comité étendu sur moi, j'avais croisé son regard. Il n'y avait pas de colère dans ses yeux, simplement une immense tristesse. Affichant un air de chien battu, il s'était contenté de quitter la pièce à reculons, refermant la porte tout doucement, sans un bruit, jusqu'à ce que le battant se referme en émettant un petit son sec.

Je le regarde. « Je suis désolée...Tu sais que c'est toi que j'aime. » Ma voix se brise: « Viens là », je murmure. Il se lève, plie en deux son grand corps mince et passe ses deux bras dégingandés autour de mon cou. Je le serre très fort.

Quand nous sommes de retour, il me dépose au milieu de la chambre et passe aux toilettes. Je me sens délivrée. La boucle est bouclée. Après tant d'années, il est enfin revenu. Et il n'a pas changé d'un iota! Les mêmes attentions, la même douceur, le même calme. Il faut croire que les gens ne changent pas. Je respire profondément, mes lèvres esquissent un sourire satisfait. Je me dis que les années de solitude sont terminées, que nous allons pouvoir vieillir ensemble, mourir ensemble.

Je veux revoir son visage encore une fois. Instinctivement, je me tourne vers la commode où est posée sa photo. Elle n'y est pas. Comment est-ce possible? Je balaie la chambre de mon regard, à la recherche du cadre rectangulaire. Je débloque ma chaise roulante, fais le tour de la chambre, inspecte la bibliothèque, l'armoire, le lit. En vain. Albert! Où es-tu? Reviens! Après de si belles retrouvailles, tu ne vas quand même pas me quitter à nouveau! Un homme sort de la salle de bains, probablement un infirmier. « N'auriez-vous pas par hasard vu une photo de mon mari? », je lui demande.

- Tu me vouvoies maintenant?... Bon écoute je dois y aller. Ca m'a vraiment fait très plaisir de te voir. Je reviendrai bientôt. Passe une bonne fin de journée!

L'homme quitte la chambre. J'essaie de rassembler mes pensées. Qui a bien pu toucher à cette photo? Normalement, elle est toujours sur la commode. Je l'ai vue la dernière fois en début d'après-midi. Depuis lors, seuls moi et ce monsieur sont entrés dans cette chambre. Si ce n'est pas moi, si ce n'est pas lui, c'est qui? Au moment où cette pensée cogite dans mon cerveau, mon regard tombe sur l'orchidée. Taquine, cambrée vers l'avant, les pistils gonflés de suc, elle ondule doucement de la tige... La garce! Alors là elle a fait fort... Ca ne lui suffit pas de faire de l'œil à tout mâle qui lui passe devant. Même celui-ci elle devait me le prendre! « Tu vas me dire immédiatement où tu l'as mis! », j'aboie. Pas de réaction. « Vas-tu répondre, scélérate! Qu'en as-tu fait? » L'orchidée cesse son déhanchement mais reste de marbre. « Je compte jusqu'à trois. Un... Deux... Trois! » Son mépris dédaigneux me fait bouillir de rage. Jusqu'à où peut on prendre sur soi? Moi aussi j'ai ma dignité! Je saisis la plante par le bout de la tige et la jette au sol avec son pot. Alors qu'elle git au sol, je prends consciencieusement mon élan et lui roule dessus avec mon fauteuil, en avant, en arrière, en avant, en arrière, jusqu'à ce qu'il ne reste d'elle qu'un monceau de débris mélangés à de la terre et à des pétales broyées.

- Alors Madame Schwarz, comment s'est passée cette visite?

Qu'est-ce que ces infirmières sont sottes. Je ne suis pas d'humeur à faire la conversation. Plantant mon regard dans le lointain, j'affiche délibérément une expression impavide.

- Bon, c'est l'heure du souper. Je vous amène à la salle à manger.

L'infirmière s'approche de moi. Tout d'un coup, son visage se crispe en une grimace atterrée: « Mais qu'est-ce que c'est que ce tas de détritits au sol! Madame Schwarz! Votre orchidée! » Stoïque, je ne réagis pas. L'infirmière murmure: « Ah celle-là, on se donne de la peine et voilà la récompense... Sûrement sa démence... Il faudra que j'en parle au colloque.»

Poussée par l'infirmière, je roule en direction de la salle à manger. Juste avant que nous ne quittions ma chambre, je lance un dernier regard au pitoyable amoncellement qui jonche le sol. Tu n'en mènes vraiment pas large ma vieille... Je t'avais prévenue pourtant.